



L'étranger aux yeux du francophone de Québec

Louis-Jacques Dorais

Volume 31, Number 1, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056482ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056482ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorais, L.-J. (1990). L'étranger aux yeux du francophone de Québec. *Recherches sociographiques*, 31(1), 11–23. <https://doi.org/10.7202/056482ar>

Article abstract

An opinion survey in the greater Quebec City area based on a random sample of one hundred persons, all of long-standing *Québécois* ancestral origin, reveals that even though racism and xenophobia characterize only a small minority of the respondents, the latter nevertheless show themselves to be cautious about the phenomenon of immigration, by only really accepting those foreigners that they consider to resemble them the most.

L'ÉTRANGER AUX YEUX DU FRANCOPHONE DE QUÉBEC

Louis-Jacques DORAIS

Un sondage d'opinion, dans l'agglomération de Québec, auprès d'un échantillon aléatoire de cent personnes, toutes « québécoises de vieille souche », montre que même si le racisme et la xénophobie ne caractérisent qu'une faible minorité des répondants, ceux-ci se montrent néanmoins prudents devant le phénomène de l'immigration, en n'acceptant vraiment que les étrangers qu'ils estiment leur ressembler le plus.

Les dix ou quinze dernières années ont vu un nombre assez élevé de travaux portant sur l'immigration et le pluralisme ethnique au Québec. Aux études monographiques décrivant des « communautés culturelles » spécifiques se sont peu à peu ajoutées des analyses, souvent comparatives, portant sur tel ou tel aspect du trajet migratoire et de l'insertion des immigrants. D'abord centrées sur Montréal, les recherches ethniques ont timidement commencé à s'intéresser à des collectivités vivant en dehors de la métropole. (CALDWELL; JUTEAU.)

Malgré tous ces efforts, subsiste un point au sujet duquel on connaît encore relativement peu de choses. Comment ces immigrants ou, plus globalement, ces gens que les Québécois francophones considèrent généralement comme des étrangers sont-ils perçus par la population majoritaire du Québec? Dans la région montréalaise, où le pluralisme ethnique est vécu comme un fait quotidien, des sondages d'opinion ont déjà commencé à apporter certains éléments de réponse. (MANÈGRE.) Mais en province, dans ce qu'on pourrait appeler le Québec profond, où les francophones de vieille souche (ceux dont les ancêtres sont arrivés avant la conquête anglaise de 1760) constituent de 90 % à 98 % de la population, on ne sait à peu près rien de ce que le public pense des « allochtones » installés parmi eux. On a parlé de xénophobie, voire de racisme, de la part des Québécois majoritaires, ou, au

contraire, on a vanté leur chaleur humaine, leur ouverture envers les réfugiés et autres damnés de la terre. Qu'en est-il exactement ?

Au printemps 1986, à l'occasion de recherches menées depuis plusieurs années sur les immigrés et réfugiés d'Asie du Sud-Est vivant dans la région de Québec (DORAIS *et al.*; DORAIS et PILON-LÊ), nous avons fait passer à un échantillon aléatoire de « francophones de vieille souche » un questionnaire portant sur leur perception des immigrés et autres « étrangers » vivant ici.¹ Jamais encore, à notre connaissance, on n'avait systématiquement enquêté sur ce thème.² La Vieille Capitale est loin d'être une région rurale (sa population, banlieues comprises, dépasse 500 000 habitants), mais, croyons-nous, son homogénéité ethnique et linguistique (93,3 % de résidants d'origine française au recensement de 1981) est bien représentative du Québec hors Montréal.

Dans les pages qui suivent, nous allons présenter quelques résultats de cette enquête. Ils nous permettront d'ébaucher une description des « étrangers » tels que vus par les francophones de vieille souche de la capitale, et d'évaluer ainsi le degré de réticence ou d'ouverture de la population majoritaire quant à l'insertion des immigrés. Vu la faible taille de l'échantillon, cette image n'a qu'une valeur indicative et ne saurait donc déboucher sur des conclusions définitives.

1. *Le questionnaire et l'échantillon*

Le questionnaire comprenait 62 questions, fermées ou semi-ouvertes, dont certaines se subdivisaient en sous-questions. Inspiré d'un instrument de sondage sur le même thème, élaboré et passé à Rennes, en France (SIMON-BAROUH)³, il était divisé en quatre parties. Les trois premières offraient aux répondants d'exprimer l'image qu'ils se faisaient des « immigrants »⁴, et de leur place dans la société

1. Ces recherches ont été subventionnées par le Secrétariat d'État au multiculturalisme et le Fonds pour la formation des chercheurs et l'aide à la recherche. L'auteur remercie les personnes suivantes: Lise Pilon et Ida Simon-Barouh pour la conception du questionnaire, Jacques Limoges pour les méthodes d'échantillonnage, Brigitte Gagnon, Lise Pilon, Johanne Robinson et Christine Veilleux pour la gestion des questionnaires, Huy Nguyễn pour le premier dépouillement, Françoise Labbé et Daniel Boucher pour la saisie et l'analyse informatique des questionnaires, ainsi que tous nos répondants.

2. En utilisant une méthodologie tout à fait différente (l'analyse sémiographique), Pierre MARANDA a amassé des données sur la représentation collective d'une entité « étrangère », les Amérindiens, auprès de jeunes adultes de la ville de Québec. L'Association des travailleurs immigrants et québécois a aussi mené une brève enquête sur les préjugés ethniques et raciaux, chez 1 200 écoliers du secondaire de la région. (SALDANA-SUAREZ.)

3. Nous avons pu consulter la responsable à l'intérieur d'un projet de coopération interuniversitaire franco-québécoise sur les réfugiés d'Asie du Sud-Est au Québec et en France.

4. Dans le contexte québécois, le terme est beaucoup plus utilisé que le mot « étranger » pour désigner les éléments allochtones de la population. C'est pourquoi nous l'avons préféré, même si plusieurs réponses au questionnaire s'appliquent aux étrangers en général (y compris les Amérindiens et les « anglophones de vieille souche »).

québécoise, tant aux points de vue démographique et économique, que linguistique, social et culturel. Allant du général au particulier, le questionnaire portait sur la présence des immigrés au Québec (qq. 1 à 14), sur l'immigration dans l'agglomération de Québec (qq. 15 à 33) et sur les immigrés d'origine asiatique (plus spécifiquement cambodgienne) dans la Vieille Capitale (qq. 34 à 53). Les neuf dernières questions (section 4) recueillaient des données sociographiques sur l'informateur. À la section 3, c'est afin de jauger les perceptions dans un contexte de différenciation raciale, culturelle et linguistique maximale, quoique réaliste (il y a près de 3 000 Asiatiques à Québec), que nous avons choisi l'exemple cambodgien.

L'échantillon se voulait aléatoire. La seule contrainte que nous nous étions imposés au départ, c'était d'assurer la représentation de chacune des dix grandes zones de l'agglomération (correspondant à des divisions socio-économiques assez marquées): Basse-Ville, Saint-Sauveur et Saint-Malo, Vieux-Québec et Saint-Jean-Baptiste, Montcalm et Saint-Sacrement, Limoilou, Les Saules-Dubergier et Neufchâtel et Vanier, Sillery et Sainte-Foy, Charlesbourg, Beauport, et Rive Sud.

À partir de l'annuaire téléphonique, trois cents personnes portant des noms d'origine canadienne-française furent sélectionnées au hasard (mais en respectant, pour chaque zone, un nombre reflétant son importance démographique). On adressa ensuite un questionnaire à chacun. Quatre-vingt-dix-sept formulaires furent retournés. On demanda alors à trois personnes dans l'entourage des chercheurs de remplir un questionnaire, afin d'arriver à un total de cent répondants. Cela signifie que, à moins d'avis contraire, les pourcentages cités ici équivalent au nombre absolu de répondants (p. ex., 33% de réponses positives à une question correspondent à un total de 33 personnes ayant coché la case «oui»).

L'échantillon est donc fondamentalement aléatoire. La méthode d'échantillonnage y a cependant introduit certains biais. L'utilisation de l'annuaire a conduit à une sous-représentation des personnes de sexe féminin (elles ne comptent que pour 36% de l'échantillon), surtout chez les plus de 40 ans, moins souvent inscrites comme abonnées que leurs compagnons. Qui plus est, l'utilisation d'un questionnaire auquel on doit répondre par écrit a, semble-t-il, moins rebuté les répondants fortement scolarisés (ayant entrepris ou complété des études postsecondaires), surreprésentés dans l'échantillon (58%).

Les résidents de certaines parties du territoire ont répondu plus volontiers que les autres. Curieusement, on trouve parmi eux une majorité de personnes habitant des quartiers modestes, tels que Limoilou et Vieux-Québec (les quartiers nettement défavorisés de la Basse-Ville et de Saint-Sauveur étant presque absents), ou des banlieues moyennes (Les Saules, Beauport, Rive Sud), même si une bonne partie des répondants exerce des emplois bien rémunérés. En règle générale, la part respective des occupations manuelles et non manuelles reflète assez bien les conditions du marché du travail dans la région.

En tenant compte, donc, des réserves déjà exprimées (surreprésentation des hommes et des personnes scolarisées), nous avons tout lieu de croire que l'image des immigrés qui suit correspond à peu près à celle que partagent la plupart des Québécois ordinaires.

2. *Les immigrés au Québec*

Les médias ont maintenant l'habitude de traiter abondamment des phénomènes d'immigration. On est cependant en droit de se demander ce qu'en retient le public, comment il évalue l'importance et les conséquences de ce fait de société. Quelques questions visaient donc à mesurer la perception qu'on a de ces réalités.

Dans l'ensemble, on estime suffisant le nombre d'immigrés dans la province. (Q. 1.) En effet, 52% des répondants (48% des hommes, 58% des femmes) jugent qu'il y en a «assez», tandis que 20% (22% des hommes, 17% des femmes) et 27% (30% des hommes, 22% des femmes) pensent qu'il y en a, respectivement, «beaucoup» ou «peu» (une femme n'a pas répondu). Dans tous les cas, les immigrés ont une certaine visibilité, puisque 96% de nos informateurs affirment en avoir déjà rencontré dans l'agglomération québécoise. (Q. 16.)

Cette présence est considérée comme positive par 76% des répondants, alors que 20% la jugent négative. (Deux hommes et deux femmes n'ont pas répondu.) (Q. 2.) Le pourcentage positif est sensiblement plus élevé chez les femmes (88%) que chez les hommes (72%). Logiques avec eux-mêmes, 76% de nos informateurs (75% des hommes, 78% des femmes) estiment que les immigrés «agissent comme il faut». (Q. 3.) Les 23% considérant qu'ils «provoquent des difficultés» leur reprochent surtout de préférer l'anglais au français ou de faire perdre des emplois aux Québécois de vieille souche.

Malgré cette appréciation globalement favorable, les immigrés n'en sont quand même pas moins souvent perçus comme intrinsèquement allogènes. En effet, si 55% des répondants estiment que les immigrés vivant au Québec depuis un certain temps sont québécois, 40% d'entre eux croient qu'ils demeurent toujours des étrangers. (Q. 4.) Si on élimine de nos calculs les quatre hommes et la femme qui n'ont pas répondu, on peut constater qu'une proportion un peu plus élevée d'hommes (60%) que de femmes (54%) considère les immigrés de longue date comme des Québécois.

Ceci confirme en partie le fait qu'ici les mots «immigré» et «étranger» sont souvent synonymes. Il nous a paru intéressant de mesurer l'étendue sémantique du second concept, en demandant à nos répondants si les autochtones et les anglophones étaient des Québécois ou des étrangers. (Qq. 19 et 20.) À la première question, 78% disent qu'Amérindiens et Inuit sont québécois, alors que 17% les considèrent comme des étrangers (cinq ne répondent pas). Quant aux anglophones, on attribue un statut particulier à ceux qui sont nés dans la région. Quatre-vingt-

onze pour cent des informateurs les perçoivent en effet comme des Québécois. Par contre, les opinions sont beaucoup plus partagées lorsqu'il s'agit de ceux nés à l'extérieur de Québec: 52% estiment que les anglophones originaires de Montréal ou d'ailleurs sont des étrangers, tandis que 43% les considèrent comme des Québécois (s'ils résident, bien sûr, au Québec). (Cinq personnes n'ont pas répondu.)

En somme, les personnes de notre échantillon ont une vision assez positive de l'immigration au Québec. Pour plus des trois quarts, les immigrés sont «peu» ou «assez» nombreux. Dans certains quartiers cependant, dans la mesure où le faible nombre de répondants peut être significatif, la proportion de personnes trouvant qu'il y en a «beaucoup» dans la province est un peu plus forte que la moyenne (qui est, rappelons-le, de 20%): 50% dans la Basse-Ville, 33% dans Saint-Sauveur et 36% (5/14) à Beauport. Les deux premiers quartiers comptent effectivement une population immigrée proportionnellement plus grande qu'ailleurs à Québec, mais ce n'est pas le cas du dernier. Il est intéressant de noter que dans un autre quartier comptant beaucoup d'immigrés, Limoilou, seulement 13% (2/15) des informateurs jugent élevé le nombre d'allochtones au Québec, alors que 73% (11/15) le jugent suffisant.

3. *L'image de l'étranger*

Dans le but de mettre en lumière l'image que nos répondants se font des étrangers, nous leur avons demandé d'évaluer la capacité d'adaptation à la vie d'ici des ressortissants de 26 groupes ethniques ou géographiques. (Q. 9.) On constate d'abord que, quel que soit le groupe visé, un très faible pourcentage estime l'adaptation impossible. (Tableau 1.) Dans deux cas seulement il dépasse les 10%: pour les Russes et les Indiens. Il s'agit d'ethnies dont les effectifs régionaux sont très faibles: une poignée d'individus dans le premier cas, quelques dizaines dans le second. Ces nationalités semblent donc être perçues comme des archétypes de l'altérité (propagés en bonne partie par les médias), plutôt que comme des sociétés réelles: altérité politique dans le cas des Russes, altérité culturelle dans celui des Indiens.

Même si la grande majorité des répondants estime qu'une certaine forme d'adaptation est toujours possible, leur évaluation de la facilité avec laquelle elle peut se faire varie beaucoup. Après avoir éliminé les non-réponses (une moyenne de quatre par groupe) et recalculé les pourcentages, nous avons divisé en quatre catégories les ethnies, selon la proportion d'informateurs ayant coché la case «facile». (Tableau 2.)

Les groupes dont l'adaptation est jugée très facile sont tous d'origine européenne ou nord-américaine et, à une exception près, de langue française (ou perçue comme telle) ou anglaise. La présence des Italiens dans cette catégorie est sans doute causée par un contingent relativement élevé dans la région de Québec et

TABLEAU 1

Degré d'adaptation des groupes à la vie québécoise.

GROUPE ETHNOGÉOGRAPHIQUE	ADAPTATION (N)			
	facile	difficile	impossible	sans réponse
Africains noirs	30	58	8	4
Allemands	47	44	4	5
Américains	87	11	1	1
Arabes	18	69	9	4
Autochtones (Amérindiens, Inuit)	35	55	5	5
Belges	76	22	0	2
Cambodgiens	34	59	3	4
Canadiens anglais	78	19	2	1
Chinois	38	51	5	6
Français	89	6	0	5
Grecs	59	34	3	4
Haitiens	50	42	4	4
Indiens	18	60	16	6
Irlandais	79	18	0	3
Italiens	84	13	0	3
Japonais	34	60	3	3
Laotiens	31	60	1	7
Libanais	39	51	5	5
Marocains	32	61	2	5
Mexicains	43	48	5	4
Polonais	51	38	7	3
Portugais	54	39	2	5
Russes	24	48	18	10
Sud-Américains	44	47	5	4
Suisses	80	14	1	5
Vietnamiens	35	57	4	4

par la facilité avec laquelle ils se sont intégrés à la population francophone majoritaire. De son côté, la position des Canadiens anglais en fin de catégorie, assez loin derrière les Français, les Américains et les Italiens, reflète peut-être, de la part de plusieurs informateurs, un certain préjugé à leur égard.

Les groupes dont l'adaptation est jugée plutôt facile sont tous d'origine européenne non francophone, à une exception près. Que les Haïtiens parlent français contribue, pense-t-on, à faciliter leur intégration, mais n'étant ni de race blanche, ni d'origine euro-américaine, cela les empêche sans doute d'accéder à la première catégorie.

TABLEAU 2

Groupes ethnogéographiques selon la facilité d'adaptation.

ADAPTATION	GROUPE	%	N	RÉPONSES
TRÈS FACILE (74 % à 99 %)	Français	94	80	95
	Américains	88	87	99
	Italiens	87	84	97
	Suisses	84	80	95
	Irlandais	81	79	97
	Canadiens anglais	79	78	99
	Belges	78	76	98
PLUTÔT FACILE (49 % à 73 %)	Grecs	61	59	96
	Portugais	57	54	95
	Polonais	53	51	97
	Haïtiens	52	50	96
	Allemands	49	47	95
PLUTÔT DIFFICILE (24 % à 48 %)	Sud-Américains	46	44	96
	Mexicains	45	43	96
	Libanais	41	39	95
	Chinois	40	38	94
	Autochtones	37	35	95
	Vietnamiens	36	35	95
	Cambodgiens	35,5	34	96
	Japonais	35	34	97
	Marocains	34	32	95
	Laotiens	33	31	93
	Africains noirs	31	30	96
	Russes	27	24	90
TRÈS DIFFICILE (23 % et moins)	Indiens	19	18	94
	Arabes	18,7	18	96

La catégorie la plus nombreuse comprend les ethnies dont l'adaptation est jugée plutôt difficile. Elles sont toutes originaires, dans l'ordre, d'Amérique latine, d'Asie ou d'Afrique, à deux exceptions près: les Autochtones amérindiens et inuit, et les Russes dont la position marginale par rapport aux autres groupes d'origine européenne confirme, semble-t-il, le rôle symbolique de prototypes de l'altérité qu'on leur fait jouer. Un certain nombre d'ethnies sont en bonne partie francophones (Libanais, Marocains, Africains), mais dans l'esprit des répondants, leur éloignement présumé, tant géographique que culturel ou racial, semble nuire à leur intégration, même s'ils sont linguistiquement proches.

Il y a enfin deux groupes dont l'adaptation est jugée très difficile: les Indiens et les Arabes. Comme pour les Russes, le jugement porté sur eux reflète beaucoup

plus une certaine image de l'altérité qu'une appréciation basée sur le contact direct.⁵ Indiens et Arabes sont en effet très peu nombreux dans la région. On juge plus facile l'adaptation des derniers quand on les perçoit comme appartenant à des groupes réellement présents sur la scène québécoise (les Libanais et les Marocains) que quand on évalue leur intégration en termes plus abstraits (les « Arabes » en général).

En somme, l'appréciation de la facilité avec laquelle les « autres » peuvent s'adapter à la vie québécoise se fonde sur deux critères principaux : la distance culturelle et raciale, et la distance linguistique. Ainsi est facile l'adaptation des étrangers d'origine nord-américaine (à l'exclusion du Mexique) et européenne (à l'exclusion de l'U.R.S.S.), et difficile celle des personnes originaires d'Amérique latine, d'Asie et d'Afrique (ainsi que celle des Autochtones et des Russes). Elle est très facile pour les Euro-Américains de langue française ou anglaise (ainsi que pour les Italiens) et plutôt facile pour les autres.

La langue joue un rôle positif pour les Haïtiens, malgré la différence de couleur. Pour d'autres groupes cependant (Libanais, Marocains et Africains), peut-être éloignés dans l'espace, l'appartenance à la francophonie ne réussit pas à compenser la distance culturelle et raciale, et on juge leur adaptation plutôt difficile. Mais seules deux ethnies ne pourraient s'adapter que très difficilement au Québec : les Indiens et les Arabes.

En faisant certains regroupements, on peut donc échelonner de « plus adaptables » à « moins adaptables » les différents groupes d'étrangers :

Européens et Nord-Américains de langue française ou anglaise ; et Italiens ;
Européens de langue autre que française ou anglaise ; et Haïtiens ;
Latino-Américains ;
Asiatiques et Nord-Africains ; et Autochtones ;
Africains noirs ;
Russes ;
Indiens et Arabes.

Cette classification recoupe en bonne partie celle que font les répondants, quand on leur demande quel groupe étranger leur paraît le plus sympathique. (Q. 9b.) Vingt-six pour cent accordent leur faveur aux Américains (19 %) ou aux Canadiens anglais (7 %) ; 23 %, aux Français (9 %) ou aux autres Européens (14 %). À noter cependant qu'un pourcentage égal (23 %) trouve que ce sont les Asiatiques (du Cambodge au Japon) qui sont les plus sympathiques. Quant aux « étrangers les moins sympathiques », ce sont avant tout les Arabes (21 %) et les Russes (11 %), mais aussi les Français (11 %).⁶ (Q. 9c.) Dans ce dernier cas, un vieux préjugé bien

5. Que telle ou telle ethnie soit peu ou pas présente dans la région de Québec contribue sans doute aussi à la faire paraître plus exotique, plus « autre ».

6. Il faut mentionner ici qu'un nombre très élevé de répondants a refusé de faire un choix, soit positif (17 %), soit négatif (31 %). Plusieurs ont affirmé que tous les groupes leur étaient sympathiques ou qu'aucun ne leur était antipathique.

connu au Québec semble supplanter la facilité d'adaptation qu'ils attribuent aux ressortissants de la mère patrie.

L'image de l'étranger est donc celle d'une personne dont l'adaptation à la société québécoise est loin d'être impossible. Cette insertion sera cependant beaucoup plus facile si le candidat est de race blanche, appartient à une culture (européenne ou nord-américaine) proche de celle des Québécois et a le français ou l'anglais comme langue maternelle. L'altérité n'est pas nécessairement synonyme de barbarie. Au contraire, l'étranger peut être considéré comme plus civilisé que soi. (Q. 48: 61% des informateurs jugent les Cambodgiens «plus civilisés que nous».) En fin de compte, malgré un certain manque de raffinement culturel, le Québec possède des atouts (calme, tranquillité) qui semblent attirer ici des gens qui, malgré leur haut niveau de civilisation, vivent dans des pays ravagés par la guerre ou la pauvreté.

4. *Les immigrants et nous*

Cette reconnaissance, chez l'autre, d'un potentiel d'adaptation, et d'un degré élevé de culture ne signifie pas nécessairement qu'on accepte d'emblée qu'il vienne s'installer parmi nous. Pour plusieurs, l'adaptabilité ne serait-elle pas synonyme d'acceptabilité? Une bonne partie de notre questionnaire visait à mettre en lumière ces rapports qu'on souhaite ou non voir s'établir entre Québécois de vieille souche et immigrants.

De prime abord, même si 96% des répondants affirment avoir déjà rencontré des immigrants dans la région de Québec (q. 16), les relations qu'on entretient avec eux ne semblent généralement pas très intenses. Par exemple, 74% avoue ne jamais avoir assisté à des fêtes organisées par des Néo-Québécois. (Q. 22a.) Quant à leur présence éventuelle à de tels événements (q. 22c), 29% répondent négativement et 13% laissent un blanc; ce qui signifie que le tiers des personnes ayant effectivement répondu à la question ne tient pas vraiment à participer à ces manifestations.

Cela ne veut cependant pas dire que les informateurs rejettent totalement leurs nouveaux concitoyens. À la question d'avoir des immigrants comme voisins immédiats, 70% déclarent que ça leur est indifférent; 18%, que ça leur plaît et 11%, que ça leur déplaît (une personne n'a pas répondu). (Q. 25a.) Les femmes font preuve ici d'une attitude beaucoup plus positive que les hommes: 33% (12/36) disent que cette éventualité leur plaît, alors que ce n'est le cas que de 9,5% des hommes (6/63). Il est à remarquer qu'aucune zone de l'agglomération québécoise ne se démarque des autres par un pourcentage élevé de refus. Au contraire, dans certains quartiers, en particulier dans ceux où les immigrants sont plus nombreux qu'ailleurs, la proportion d'attitudes négatives est inférieure à la moyenne: (0/2) dans la Basse-Ville, (0/3) dans Saint-Sauveur et 7% (1/15) dans Limoilou.

Conséquents avec eux-mêmes, 78 % des répondants sont indifférents et 19 %, favorables à ce que des immigrants résident dans leur quartier. (Q. 25b.) En règle générale d'ailleurs, on estime, dans une proportion de 86 %, qu'ils devraient se mêler à la population plutôt que de se regrouper dans certains secteurs. (Q. 26.)

Si notre échantillon souhaite massivement l'insertion spatiale des immigrants, il est plus divisé en ce qui concerne leur intégration socioculturelle. Lorsqu'on demande s'ils «doivent conserver leurs coutumes», 56 % répondent oui; 29 %, non et 15 % omettent de répondre. (Q. 31.)

L'assimilation culturelle souhaitée par certains ne touche cependant pas les croyances religieuses. À la question «à partir du moment où un immigré s'installe de façon définitive à Québec, devrait-il devenir catholique?», seulement 17 % de nos informateurs répondent oui, contre 73 % de non (10 % sans réponse). (Q. 23b.) Les positions sont encore plus tranchées —mais dans le sens contraire— quand il s'agit de la langue. (Q. 23a.) En effet, 84 % estiment que les immigrants devraient devenir francophones, 11 % partagent l'opinion contraire et 5 % ont omis de répondre.

On dit souvent que les Québécois accusent les immigrants d'être des «voleurs de jobs». Notre questionnaire comportait quelques questions à ce sujet. Nous demandions, par exemple, si, en période de difficultés économiques, on doit d'abord mettre à pied les immigrants, ou s'il est préférable de licencier indifféremment immigrants et Québécois de vieille souche. (Q. 12.) Plus du quart des réponses (27 %) préconisent la première solution; 69 %, la seconde et il y a 4 % de non-réponses.

Dans la section portant sur les Asiatiques, on demandait si les Cambodgiens «prennent les emplois des Québécois». (Q. 53.) Plus du tiers (36 %) n'ont pas répondu, ce qui dénote peut-être un certain malaise ou un aveu d'ignorance quant à la situation spécifique de ces Asiatiques; plus des trois quarts des réponses (76,5 %; 49/64) étaient négatives et 23,5 %, positives.

Cette attitude de relative ouverture à l'insertion économique des réfugiés se confirme quand on demande si ceux «d'Asie du Sud-Est pourraient être une menace pour les Québécois», sur les plans du travail et de la réussite. Pour l'emploi, on répond oui à 22 % et non à 72 %, avec 6 % de non-réponses. La majorité de nos informateurs ne semble donc pas craindre l'entrée des Asiatiques sur le marché du travail. On craint encore moins que leur réussite puisse nuire aux Québécois: 81 % pensent que les réfugiés ne constituent pas une menace, contre 14 % qui croient le contraire et 5 % d'abstentions.

Au-delà de cette acceptation, somme toute passive, la plupart des répondants sont prêts à nouer des liens plus étroits avec les étrangers. Quant au mariage d'un de leurs enfants avec un immigré, une personne seulement (un homme) s'oppose formellement. (Q. 29.) Quarante-huit pour cent seraient d'accord et 33 % se montrent indifférents (18 % n'ont pas répondu). L'accord ou le refus sont plus nets

encore lorsqu'on demande aux informateurs si eux-mêmes marieraient un immigré : 72 % de oui et 24 % de non (4 sans réponse). (Q. 30.) L'ouverture au mariage interethnique est plus marquée chez les femmes que chez les hommes. En ce qui concerne leurs enfants, 73 % d'entre elles (22/30, sans tenir compte des non-réponses) approuveraient un tel mariage et 27 % (8/30) y seraient indifférentes, contre 50 % (26/52) d'approbation, 48 % (25/52) d'indifférence et 2 % (1/52) de refus chez les hommes. Une telle union pour soi-même est acceptée par 76,5 % des répondantes (26/34, abstraction faite des non-réponses) et 74 % des répondants (46/62).

On n'est cependant pas prêt à ce que soi-même ou son enfant épouse n'importe quel type d'étranger. Quand il s'agit de préférences, on pense surtout : «aux francophones», «aux blancs», «aux Canadiens anglais», «aux Américains». (Qq. 29 et 30b.) On accepte donc avant tout, comme conjoint potentiel, qui nous ressemble le plus. Quelques personnes mentionnent quand même d'autres groupes, tels que les Asiatiques (choix exclusivement masculin), les Japonais ou les Africains. D'autres disent que «quand on aime, on aime» et que le choix est alors hautement subjectif; mais ces répondants sont nettement minoritaires. Ceux qui rejettent le mariage interethnique invoquent surtout les différences de culture, de langue et de mentalité. Un seul répondant a fait ouvertement preuve de racisme en basant son refus sur un désir de «maintenir la pureté de la race».

En somme, la plupart de nos informateurs ne semblent pas vouloir rejeter les immigrés. Ils acceptent de les avoir pour voisins, plusieurs aimeraient participer à leurs fêtes et on est même prêt à les épouser. Cette acceptation a cependant ses limites. On croit que les étrangers devraient se disperser dans l'ensemble de l'agglomération plutôt que de se regrouper en quartiers ethniques. Le tiers de l'échantillon estime que les immigrés devraient devenir des «Québécois comme les autres» et que le gouvernement n'a pas à leur venir en aide. Presque tout le monde tient à ce que les nouveaux arrivants adoptent la langue française. Quant aux conjoints potentiels, on préfère les Américains, les francophones ou les Européens, aux Africains et aux Asiatiques. Encore une fois, les seuls étrangers qu'on juge acceptables sont ceux qui nous ressemblent le plus ou, à tout le moins, ceux dont la visibilité (l'altérité) est la plus faible.

*

* *

L'image de l'étranger mise en lumière par ce sondage d'opinion est donc assez contrastée. On croit que l'immigration joue un rôle positif au Québec, mais plusieurs estiment que le gouvernement ne devrait pas aider les immigrés. Nos répondants sont loin de faire preuve de racisme ou de xénophobie, mais la plupart se montrent quand même prudents et réservés envers les «autres». Ils sont prêts à

accepter (sans pour autant les considérer comme Québécois) les immigrés et autres «étrangers» (incluant Amérindiens, Inuit et Canadiens anglais) dans la mesure où ils leur ressemblent. Dans cette perspective, on juge plus adaptables, «épousables» ou sympathiques que les autres les groupes de race blanche, d'origine euro-américaine ou de langue maternelle française.

En ce qui a trait à l'adaptabilité, et la sympathie qu'ils inspirent, les Américains arrivent bon premiers. À l'autre bout de l'échelle, on trouve les Russes (l'enquête a été faite avant le début de la *glasnost*), les Indiens et les Arabes qui, pour nos informateurs, semblent symboliser l'altérité par excellence. Certains groupes ont une position ambiguë. Les Asiatiques, par exemple (Cambodgiens, Laotiens, Vietnamiens, Chinois et Japonais), sont jugés assez peu adaptables, mais plutôt sympathiques. Les Français par contre, s'ils peuvent s'intégrer facilement (mieux que les Américains même), se classent parmi les groupes les plus antipathiques.⁷

La perception des étrangers par notre échantillon est beaucoup plus basée sur des idées reçues (transmises, entre autres, par les médias) que sur l'expérience directe. Peu de répondants en effet sont en contact avec la population immigrée, assez faible dans l'agglomération québécoise. Il est intéressant de noter que dans les quartiers de Québec où les étrangers sont plus nombreux, les attitudes négatives ne dépassent généralement pas la moyenne. Au contraire, sur certains points (le fait, par exemple, d'avoir des immigrés pour voisins), l'acceptation de l'étranger y est plus grande que dans les secteurs à population homogène. Ce qui montre peut-être que plus on connaît l'autre, mieux on l'accepte.

Louis-Jacques DORAIS

*Département d'anthropologie,
Université Laval.*

7. Vue sous cet angle, la notion de «maudit Français» semble prendre un sens un peu moins péjoratif que celui qu'on a l'habitude de lui attribuer. On trouve les Français antipathiques «parce qu'ils se croient meilleurs que les autres» (de dire plusieurs informateurs), mais par contre on sait que le partage d'une langue et d'une origine communes les rend semblables à soi et, donc, facilement adaptables à la vie québécoise. Le terme «maudit» peut alors sous-entendre une certaine complicité, non dénuée d'affection, comme dans l'expression «Y est donc maudit!» appliquée à quelqu'un qui agit mal, mais qu'on respecte quand même.

BIBLIOGRAPHIE

- CALDWELL, Gary, *Les études ethniques au Québec : bilan et perspectives*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 106 p. 1984
- DORAIS, Louis-Jacques *et al.*, *Exile in a Cold Land : A Vietnamese Community in Canada*, New Haven, 1987 Yale Southeast Asia Studies, 220 p.
- DORAIS, Louis-Jacques et Lise PILON-LÊ, *Les communautés cambodgienne et laotienne de Québec*, 1988 Québec, Université Laval, 242 p.
- JUTEAU, Danielle, *L'étude des relations ethniques dans la sociologie québécoise francophone*, Rennes, 1988 14-16 décembre, 26 p. (Communication au colloque international « Les étrangers dans la ville ».)
- MANÈGRE, Jean-François, *L'immigration et l'opinion publique*, Montréal, Conseil des communautés culturelles et de l'immigration, 41 p. 1988
- MARANDA, Pierre, « Sémio-génèse de la représentation collective de l'Amérindien chez les jeunes adultes québécois », *Recherches sémiotiques*, 1,1 : 35-52. 1981
- SALDANA-SUAREZ, Catherine, *Sensibilisation au racisme dans les écoles secondaires de la région de Québec*, Québec, Association des travailleurs immigrants et québécois, 33 p. 1988
- SIMON-BAROUH, Ida, *Eux et nous. Rennes et les étrangers*, Rennes, Cahiers de Rennes, 196 p. 1987